Document generated on 07/17/2025 3:38 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les quartiers maternels

Marie-Sissi Labrèche

Number 88, Winter 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3190ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Labrèche, M.-S. (2006). Les quartiers maternels. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 52–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les quartiers maternels
Marie-Sissi Labrèche

Non, maman, tu ne sais pas ce qui se passe dans les quartiers cossus de Genève. Au-dehors, les gens sont d'une politesse exemplaire. Ils disent bonjour avec leur accent de montagne russe à tous les inconnus qu'ils croisent dans la rue. Ils ont un sourire toujours bien accroché aux joues et des cheveux blond doré fraîchement lavés qui brillent au soleil. Dans les quartiers cossus de Genève, tout le monde aide son prochain et se mêle des affaires des autres, surtout quand il s'agit de recyclage. Ici, on est proenvironnement. Sauvons les boîtes de carton, le fer-blanc et le verre brun et vert ! Protégeons nos petits de la fin de la rue, du pays, de la planète ! Ici, on est respectable. Non, maman, tu ne sais pas ce qui se passe derrière les portes fermées dans les quartiers cossus de Genève. Les femmes relèvent leur jupe et marchent à quatre pattes de manière à bien montrer leur croupe aux messieurs qui sautent comme des rayons de soleil entre des branches le piquet bien érigé. Et ils font de leur lit une table gynécologique où ils s'amusent à se reproduire à qui mieux mieux. Quelques semaines après leurs ébats, ils montrent leur performance, en incitant tous et chacun à faire comme eux. Tu ne sais pas, maman, qu'aujourd'hui, j'ai peur comme un oiseau mazouté parce que mon mari m'attend de pied ferme à la maison, bien accroché au plafond, les yeux menaçants de désir et la langue pendante comme ses organes génitaux. Il veut perpétuer la race lui aussi, asperger mes ovaires coûte que coûte, me voir me transformer en montgolfière et exhiber sa performance, à son tour, au Manor, au Migros, au Sun Store, chez ses amis. Ça, ciel qu'il le veut à tout prix ! Même quand je me réfugie dans la salle d'eau, les cuisses verrouillées, les mains agrippées à la baignoire pour ne pas qu'il me couche sur la céramique. Et il court après moi dans la maison, nu comme un ver, les bras tendus comme des branches prêtes à me lacérer. Non, tu ne sais pas, maman, mais j'ai décidé de tout te raconter, car c'est de ta faute, après tout, ce qui m'arrive. Si je me suis mariée et me suis exilée en territoire helvétique, c'est à

cause de toi. Il fallait que je mette un océan entre nous pour pouvoir respirer. De la rue Saint-Vallier à la rue Ontario, l'écart n'était pas assez marqué, tu menaçais de débarquer trop souvent à l'improviste dans ma vie pour balader ton regard de chien battu devant moi, t'asseoir sur mon divan rouge dans mon salon ou dans ma cuisine, et manger ce qu'il y a dans mon réfrigérateur et dans mes armoires la bouche grande ouverte, comme toujours, afin que je voie bien la pâte se former dans ta bouche, image par excellence de ce que tu as toujours voulu faire avec moi : m'engloutir, m'avaler, me garder dans ton ventre pour toujours toujours, moi, ta petite poupoune. Ça t'a tellement chagrinée de me voir grandir et voler de mes propres ailes que tu m'as menacée mille fois de t'ouvrir les veines si je continuais sur ma lancée. D'ailleurs, combien de fois as-tu tenté de t'interposer dans mon développement avec ton ennui maladif ? Quand je ne suis pas à tes côtés, tu refuses de t'alimenter, de dormir, de fermer l'eau du lavabo qui menace d'inonder le monde entier. Mille fois tu as essayé de me retenir. Même quand tu n'es pas là, tu te braques sur mon chemin, tu te jettes à mes pieds pour ne plus que j'avance et tu pleures des grosses larmes qui finissent par former des flaques, des lacs, des océans dans lesquels je dois nager même si tu t'agrippes solidement à mes jambes, m'attirant inlassablement vers le fond. Mais je garde la tête hors de l'eau et quand je parviens à atteindre la terre ferme, tu es déjà sur la berge avec tes supplications de mère en manque de progéniture et tu me poursuis, en levant ta jupe pour me montrer par où je dois entrer pour rester à toi, et tu cours après moi avec ta jupe dans les airs et tes jambes écartées. Parfois, de fatigue, j'arrête ma course pour calmer ma respiration asthmatique. Je m'appuie contre une roche, un mur, un arbre et là tu en profites pour me grimper sur les épaules, mettre tout ton poids sur mon dos, et tu jettes ta vulve sur mon crâne, en appuyant. Tu veux tellement que j'entre à nouveau dans ton ventre et que je patauge dans ton sein que tu m'exhibes parfois, souvent, toujours, comme un festin, comme un Big Mac qui pourrait me nourrir éternellement. Oui, je sais, tu me l'as répété maintes fois, tu es ma mère et je suis la chair de ta chair. Regarde comme je te ressemble : on partage les mêmes angoisses — peur des autres, des maladies, des coquerelles — et les

mêmes manques — toutes les deux l'amour maternel nous a fait défaut, à l'occasion, souvent. C'est pour cela que tu veux réparer la donne, tu veux me reprendre en main pour ne pas me sevrer à nouveau, me garder bébé, me couper les jambes et les bras et me langer. Une petite chose à qui tu donnerais des Effexor, parce qu'en plus, regarde, maman, comme je te ressemble, nous partageons les mêmes pilules et nous risquons l'internement à tout bout de champ. Mais moi, je me débats, je ne me laisse pas attraper ni par toi ni même par mon mari au dos cassé, qui me fait les yeux doux avec son argent dans une main et son sexe dans l'autre qu'il brandit devant moi pour m'emplir de sa semence. Après tout, je pourrais lui accorder ce qu'il veut, le laisser me transformer en une tortue incapable de se relever une fois sur le dos, le ventre gros comme un paquebot. Ensuite je verrais la petite chose sortir de moi, ramper à quatre pattes sur le sol, sur les murs et au plafond comme son père. Et la petite chose m'attendrait elle aussi de pied ferme au plafond, les yeux exorbités si je ne lui donne pas mes seins à boire au plus vite, prête à planter ses petits ongles crochus dans ma peau, d'aplomb pour percer mes tympans avec ses cris comme des canifs. Et il grandirait, mon bébé. À la préadolescence, il habiterait au sous-sol où il aurait fait sa chambre pour avoir la paix de son père. Et un jour d'ennui, il m'attendrait au plafond avec ses amis, et quand j'y entrerais pour leur apporter une collation, des biscuits ou des seringues d'héroïne, ils se jetteraient tous sur moi comme une pluie d'ados pour jouer dans mon ventre. Quand son père apprendrait l'histoire, il me renierait, il dirait que je l'ai trompé, il me jetterait hors de la maison, de sa vie, du pays. Je retournerais au Canada où tu m'attendrais comme toujours, tu m'accueillerais et me ferais les beaux yeux, mais dès que mes gardes seraient tombées de fatigue, d'épuisement, d'écœurement, tu en profiterais encore une fois pour me grimper sur les épaules brandissant ta vulve sous mon nez comme un palace pour me tenter ! C'est terrible de te dire des choses comme celles-là, maman, mais je t'en veux, je t'en veux tellement. C'est ta faute tout ce qui m'arrive, mon exil à Genève, et mes journées où je tourne en rond dans la maison, car je ne connais rien de cet endroit, je ne connais personne, excepté les amis de mon mari, qui se

reproduise comme des coquerelles derrière sa porte et qui soit poli jusqu'au suicide. Mais, surtout, c'est ta faute ma stérilité mentale, si je trouve que les bébés se ressemblent tous comme des petits Chinois, si après avoir bercé un enfant pendant quinze minutes, j'ai juste envie de me jeter par la fenêtre. C'est ta faute si je suis parvenue à me convaincre que la maternité n'était pas pour moi. Tu bloques mon col d'utérus comme une glaire impénétrable, tu jongles avec mes ovaires contre les murs, tu détournes mes trompes de Fallope comme s'il s'agissait des rails d'un train de collection. Les spermatozoïdes prennent immanquablement la direction de mon pancréas. Tu as tout mélangé en moi en m'obligeant à jouer à la maman avec toi. À te bercer et à te donner le biberon. Et là on voudrait que je rejoue à la mère avec une petite chose que j'aurais mise au monde ! Et on m'appelle pour me dire qu'enfanter serait bénéfique pour moi, et on prend rendez-vous pour venir me vendre la maternité comme des produits Tupperware. D'ailleurs, ce soir, un couple composé de dignes représentants viendra dîner. L'homme et la femme arriveront à 19 h 30 avec un cadeau : un bouquet de fleurs, du chocolat, une friteuse, une antenne cosmique. On prendra l'apéro au salon et ils me souriront de leur bouche qui n'a jamais prononcé le mot vagin et nous parlerons de tout et de rien, mais surtout du plastique qui recouvre la viande hachée. Puis nous passerons à table, nous mangerons une raclette au vacherin. La bouche pleine, ils m'expliqueront qu'avoir un bébé me couperait de mon passé, je ne penserais plus à toi, maman, mais à la petite chose qui me réclamerait à cor et à cri du matin au soir pour que je la nourrisse, la change de couche, la dorlote jusqu'à en perdre ma personnalité. À 20 h 30, ils en auront assez de parler et ils voudront des choses concrètes. Ils tasseront la table de la salle à dîner et ils nous placeront, mon mari et moi, debout dans la pièce l'un en face de l'autre. Ils joueront avec nous comme si nous étions des Barbie et eux, deux petites filles de cinq ans et demi, géantes. La femme du couple me dira de lever la patte comme un chien qui s'apprête à faire pipi pour que mon mari puisse passer à l'action. Elle ira même jusqu'à prendre le sexe de mon époux dans sa bouche pour qu'il soit fin prêt à atteindre son but. Et ils frapperont dans leurs mains, en

criant : Allez ! Allez ! Allez ! Une fois la chose faite, ils seront tellement fiers d'eux qu'ils appelleront tous les gens qu'ils connaissent pour les inviter à notre futur *Birth party*. Ils loueront une salle dans un château et boiront des kilolitres de champagne avec la sage-femme pendant que j'arracherai les rideaux. S'ils pensent que je vais me laisser faire ! À 19 h 30, je n'ouvrirai pas la porte pour qu'ils mènent la soirée et mon avenir comme ils l'entendent. Quand ils sonneront, je m'enfuirai par la porte du balcon, je changerai d'identité et de sexe, je serai un émigré et j'habiterai dans une rue glauque en Pologne. Personne ne me retrouvera : ni eux, ni toi, ni l'enfant que je n'aurai pas.

□

Quand tu recevras cette lettre, maman, je serai bien installée à Genève et enceinte de trois mois. Il faudra que tu penses à te recycler.